

PURITANISME ET PURETE : BLANCHE DUBOIS

Brigitte GABBAÏ

Univers glauque, atmosphère lourde, chaleur et visiteur de La Nouvelle-Orléans, chaleur étouffante, torpeur, La Nouvelle-Orléans et ses quartiers chauds, "The French Quarter", cité permissive, surnommée "The Big Easy", monde interlope des prostituées, des alcooliques, des homosexuels où Tennessee Williams aimait se réfugier, lieu de résidence des Kowalski et de Blanche DuBois. Délablement du quartier et de l'habitation annonçant le délabrement moral, Sodome ou Gomorrhe, toile de fond pour un tissage ou un métissage peu sage, douteux, où pureté et propreté sont choses rares ; seule tache de propreté, les cloches de la Cathédrale Saint Louis au dire de notre héroïne Blanche :

"Those Cathedral bells they're the only clean things in the Quarter. "1

Blanche DuBois, personnage à la dérive, qui s'abandonne à la dérive, lent et long cheminement vers la décadence, lente descente, descendante d'aïeux débauchés, donc débauchée elle-même. Parcours interrompu par un séjour prolongé aux Champs-Élysées de la Nouvelle Orléans qui la conduira à sa perte définitive. Itinéraire aux lieux chargés de signification : Blanche prend un tramway nommé Désir, puis un autre appelé Cimetières pour se rendre chez sa sœur qui demeure donc aux Champs-Élysées de La Nouvelle-Orléans. Bien surprenants Champs-Élysées, signe prémonitoire peut-être. Champs-Élysées ? Hôtel de Manhattan où Tennessee Williams trouvera la mort.

Déclin, chute, descente, de la pente de Belle Reve à l'emménagement dans un hôpital psychiatrique. "Belle Reve", paradis perdu, terre paradisiaque, terre rêvée, la propriété, la plantation appartenant à la famille des DuBois, de lignée française. S'agit-il de l'abandon d'un beau rêve ou d'une belle rive, pour quel rivage ? Blanche devra passer sur l'autre rive du Styx, le fleuve infernal, stagnant et lourd de vase :

"The logical assumption is that the plantation was originally named Belle Rive (beautiful Shore) and that over the generations the name has been corrupted as the family's

fortune dwindled. What had been a solid Shore is now but an evanescent dream of last splendor ".²

Lieu et vie idéalisés, passage du paradis au paradis perdu. Blanche enterre ses morts, les décès se succèdent, père, mère, sœur, nombreux maillons nécrologiques pour une longue chaîne de deuils.

Blanche DuBois, papillon délicat métamorphosé en tarentule.

Tarentule (et mante religieuse) qui transmet le mal, qui contamine ses victimes par ses piqures à l'hôtel Flamingo transformé en hôtel de passes par notre aristocrate devenue prostituée (bénévole). " Dame Blanche " se donne à tous les soldats qui passent et même à un de ses élèves. Renvoyée de l'hôtel, renvoyée de la ville (Laurel), couverte de lauriers peu glorieux pour des hommages qui n'avaient rien de respectueux, interdite de séjour, elle devient honteusement célèbre. " Dame Blanche ", " Southern Belle " attire donc dans ses bras, armes dangereuses (" Tarentula arms ", tel est le nom donné par Blanche à cet hôtel), ses futures victimes inconnues pour une sorte de danse dont le rythme va crescendo. Tarentule et tarentelle :

Mitch : Didn't you stay at a hotel called The Flamingo ?

Blanche : Flamingo ? No ! Tarantula was the name of it ! I stayed at a hotel called The Tarentula Arms.

Mitch : Tarentula ?

Blanche : Yes, a big spider ! That's where I bought my victim. Yes, I had many intimacies with strangers ".³

Blanche DuBois, telle Arachné ne cesse de filer et de tisser sa toile, séductrice auprès de Stanley connue de Mitch. Sur un ton folâtre, elle exploite l'inculture ou le peu de culture de Mitch : elle lui dit être Marguerite Gautier, la Dame aux Camélias, et lui attribue le rôle d'Armand Duval, bien piètre amant pour une demi-mondaine alcoolique. Elle exploite également l'innocence de Mitch, elle se joue de lui à travers sa méconnaissance de la langue française, elle racole :

" Voulez-vous coucher avec moi ce soir ? " ⁴

lui demande-t-elle en français.

“ Vous ne comprenez pas ? Ah, quel dommage ! ”⁵

ajoute-t-elle, puis elle poursuit, cette fois-ci, en anglais :

“ I mean it's a damned good thing... ”⁶

Le jeune livreur de journaux agressé par le long fume cigarette de Blanche, arme redoutable de séduction, lui non plus, n'est guère épargné. Il est :

“ [...] a young prince out of the Arabian Nights [...] ”⁷

ou encore :

“ [...] honey lamb. ”⁸

Blanche se montre coquette envers Stanley, comportement ambigu avec celui-ci et réaction ambiguë de celui-ci. Blanche d'ailleurs admet flirter avec son beau-frère. Elle déclare à Stella sur un ton badin :

“ [...] I was flirting with your husband [...] ”⁹

Jeux sur l'habillage et le déshabillage du peignoir de satin rouge écarlate à la robe à fleurs derrière les rideaux tirés. Promiscuité et fantasme.

Blanche lui demande une faveur, elle l'invite à boutonner sa robe après l'avoir autorisé à pénétrer dans son coin chambre à coucher. Elle lui réclame ensuite de tirer une bouffée de sa cigarette. Elle reconnaît avoir été un objet de séduction :

“ [...] I excited some admiration [...] ”

I [...] was considered to be attractive [...] ”¹⁰

(Ravissement et attirance, désir), déclare-t-elle en lui offrant un sourire radieux. Elle le taquine avec son vaporisateur après s'être parfumée. Attitude équivoque chez Stanley lui-même :

“ If I didn't know that you was my wife's sister I'd get ideas about you ! ”¹¹

Lorsqu'avant le viol, Stanley s'écrie :

" We've had this date with each other from the beginning ! "12

ceci ne serait-il pas en partie vrai ?

Déchéance sociale : après avoir passé une jeunesse fastueuse dans une famille du Vieux Sud, Blanche qui a les manières d'une aristocrate et les habitudes d'une prostituée, hétaïre, est au service d'Eros. Chute progressive, voyage par étapes dans les profondeurs, jusque dans les bas-fonds.

Blanche, être délicat, cultivé, raffiné et hypersensible, tombe amoureuse d'un jeune et beau poète, Allan Grey. Elle avait épousé un adolescent tendre et sensible qui réclamait de l'aide, mais quelle aide ? Lorsqu'elle découvre la liaison homosexuelle de son défunt mari avec son meilleur ami, un homme âgé, elle lui jette son mépris à la face, elle l'humilie verbalement. Ce jeune homosexuel qui a été - bien étrangement - le seul amour de Blanche s'est suicidé quand Blanche l'a insulté. Elle provoque ainsi (involontairement peut-être) son suicide. Le jeune homosexuel est mort et Blanche se sent responsable de la mort de celui-ci qui symbolise l'amour pur, la tendresse, il apparaît comme une tendre victime. Elle porte aujourd'hui le poids de cette mort sur la conscience. Blanche est coupable, elle se sent coupable d'avoir conduit Allan au suicide. C'est delà que vient tout le mal qui provoquera sa descente irréversible, incontrôlée et incontrôlable aux enfers. Coupable donc du décès de son époux et torturée, elle devra expier. Culpabilité et douleur la conduiront à la boisson et à la nymphomanie. La souffrance sera la conséquence de son péché.

Trahison et culpabilité, " lettres écarlates ", doubles " lettres écarlates ", B (Betrayal), G (Guilt) sur la poitrine de Blanche, sur la blanche robe de Blanche.

Blanche DuBois, telle l'Hester Prynne de Hawthorne, est condamnée (inconsciemment par la société américaine puritaine imprégnée de Maccarthisme) à porter, virtuellement, sur la poitrine ces deux lettres pour avoir péché envers son époux. Ces lettres consomment Blanche mais il lui faudra survivre. Blanche, femme marquée par deux lettres appliquées sur la poitrine, au corsage, pour un corps qui fut bien peu sage, Blanche DuBois donc, être enflammé sur le bûcher du puritanisme est à la recherche d'une flamme, d'un foyer à l'inverse de Vesta déesse vierge du foyer, gardienne du feu, de ce qui est pur (" feu " : mot sanscrit qui signifie " pur "). Ces lettres sont des bûchers raffinés, sophistiqués

pour une pécheresse, une femme dangereuse, redoutable : femme fatale.

Marquée par la déception de ce premier amour, blessée à vie, la plaie ne cicatrisera jamais : horreur du souvenir et perpétuelle souffrance psychologique, Blanche plonge dans un abîme, un enfer de souffrance (elle est néanmoins prête à masquer ses blessures sous le vernis du sourire et des bonnes manières). Blanche donc ne pourra être délivrée de sa propre souffrance que par la folie. Tout se termine dans la blancheur, la blancheur médicale, hospitalière, pour une hospitalité de gentleman, de chevalier servant, le médecin qui l'accompagne retire son chapeau et lui offre son bras, galanterie acceptée - bien sûr - par notre Belle du Sud.

Coupable, elle devra être sacrifiée sur l'autel du mal. Coupable, elle devra expier :

" She had expiated for feeling responsible for killing him. When he told her about her relations with an older man, she called him disgusting then she went out and solved her problems with a continuous orgy. [...] being a Puritan, I naturally tend to exaggerate guilt ".¹³

Coupable, la douleur sera rédemptrice, salvatrice : femme déchue, femme maudite, bouc émissaire, elle doit être délivrée du mal, il faut exorciser ce mal, ces démons, car il y a une face obscure de l'âme, une part de mystère. C'est d'elle que vient tout le mal. Blanche, nuisible à sa famille, à son entourage, voire à la société, est la victime sacrifiée sur l'autel du Puritanisme. Elle devra donc être châtiée c'est-à-dire violée (sans viol, la pièce perdrait de son sens au dire de Tennessee Williams lui-même).

Signes prémonitoires de ce viol, Stanley qui ouvre brutalement male et tiroirs ; il regarde, il examine, il extirpe de cette malle béante, à l'insu de Blanche, des robes, des fourrures, des bijoux. Il s'empare de lettres d'amour qui lui étaient adressées. Il arrache, il déchire la faveur qui les retient et commence leur lecture, il se les approprie, sans son consentement, il viole déjà son intimité. Stanley touche, salit, souille :

" The touch of your hands insults them [...] Now that you've touched them I'll burn them ! [...] Everyone has something he won't let others touch because of their intimate nature... ".¹⁴

Pureté, impureté, purge, purification, puritanisme. Quête de la pureté, il faut donc libérer Blanche du mal car le mal a été diagnostiqué. Il s'agit d'un combat, d'une lutte contre ce mal, les forces du bien en elle sont trop peu nombreuses et celles-ci doivent se battre contre les forces du mal trop nombreuses et le péché omniprésents. Roger Asselineau nous rappelle, à juste titre, qu'il y a chez Tennessee Williams une "lutte incessante entre l'ange et la bête", selon l'expression de Pascal. Notre dramaturge, ajoute-t-il, "est obsédé par l'antithèse entre les étoiles et la boue" retrouvée dans Summer and Smoke :

"Who was that said that oh ! Beautiful thing ! All of us are in the gutter, but some of us are looking at the stars !".¹⁵

L'auteur de la citation est Oscar Wilde, lui aussi, obsédé de pureté.

Le Sud pour Blanche signifie jeunesse, amour, pureté, idéaux disparus pour un Sud qui n'est plus. Nostalgie de la pureté qui la pousse à nier la complexité de sa nature et l'ambiguïté de ses désirs. Mitch déchire les lanternes en papier qu'elle avait enroulées autour des ampoules électriques dont elle ne peut supporter la lumière aveuglante ; ce geste est signe qu'il n'a pas compris le code des croyances de Blanche, de cette aristocrate destituée à la recherche d'un monde perdu :

"I don't want realism [...] I want [...] magic ! Yes, yes, magic ! I try to give that to people. I misrepresent things to them, I don't tell the truth, I tell what ought to be truth. And if that is sinful then let me damned for it ! Don't turn the light on !".¹⁶

Après avoir trahi son époux, la lumière s'est éteinte à jamais, elle ne peut faire face à la lumière, crue, de la réalité. Elle admet qu'elle :

"Can't stand a naked lightbulb, anymore than [...] a rude remark or a vulgar action".¹⁷

Elle se cache à l'ombre de la lanterne.

Elle tente désespérément d'éviter cette lumière crue pour protéger "her delicate beauty", sa fragilité, sa façon d'être, ses gestes incertains et ses vêtements qui suggèrent un papillon de nuit.

“ Dame Blanche ”, peu blanche malgré son nom, a faim d’amour et soif de pureté. Baignée de puritanisme, elle vit dans la nostalgie de la pureté car :

“ [...] Sister Blanche is no lily ! ”.¹⁸

au dire de Stanley et :

“ You’re not clean enough to bring in the house with my mother ”.¹⁹

au dire de Mitch. Obsédée de pureté, elle prend plusieurs bains par jour, souci maniaque d’hygiène corporelle. Elle passe de longues heures dans la salle de bains, bains apaisants qui purifient le corps et le cœur, bains chauds, rituel qui ponctue la pièce pour un processus purgatif : nécessité de laver et de se laver, purifications par l’eau, ablutions, véritable renaissance :

“ Here I am, all freshly bathed and scented and feeling like a brand new human being ! ”.²⁰

“ Dame Blanche ”, Blanche Grey, Mrs Grey, Mrs Allan Grey ou encore Madame Veuve Grey née Blanche DuBois car tel est son nom, mais elle est inconnue sous ce patronyme. Madame Veuve Grey est Miss Blanche DuBois, Miss DuBois, my Sister Blanche DuBois, la patiente Blanche DuBois. Célibataire et vieille fille comme elle le déclare à Mitch, (elle se doit d’apparaître chaste auprès de lui), c’est “ a maiden name for an old maid ”. Née sous le signe de la Vierge, la dame de la forêt, forêt blanche comme un verger au printemps, huguenote d’origine française, ne peut proposer que des fleurs qui se fânent :

“ Le verger de fleurs blanches qu’était censée représenter la signification du nom de Blanche DuBois est devenu un Eden perdu [...] ”.²¹

L’innocence perdue ne sera jamais retrouvée, le virginal s’est perdu dans un végétal flétri.

Quel mariage pour notre vieille fille veuve qui dit avoir aimé un garçon dont la tendresse :

“ [...] wasn’t like a man’s [...] ”²²

Mariage blanc pour Blanche ? Blanche l'immaculée, obsédée par les taches, s'affole lorsque Stella renverse par inadvertance quelques gouttes de soda sur sa jupe blanche.

Vêtue de couleur mariale, vêtue de bleu Della Robia :

"It's Della Robia blue. The blue of the robe in the old Madonna pictures".²³

Elle est à la recherche d'un sanctuaire, asile pour une folle retraite, pour une retraite psychiatrique dans la blancheur froide et opaque : blanc médical, des médecins et des infirmiers, de la folie.

"Dame Blanche", Blanche DuBois, courtisane et prostituée, qui vit dans la nostalgie de l'innocence perdue quitte donc les Champs-Élysées de La Nouvelle-Orléans après avoir expié, après avoir été rachetée :

"She has journeyed from Tarentula Arms's to visions of Della Robia blue. Blanche's passion has by the final curtain earned her the right to wear the robes of the Madonna".²⁴

Le chemin du retour à la vertu lui est ouvert. Blanche a été punie : funeste éradication du mal, excision d'une femme impure par le viol commis par Stanley Kowalski, le polonais, ce "polak", cet animal, "ape-like" (for a rape...) qui vaut peut-être un peu mieux qu'un irlandais, déclare Stella, de connivence avec sa sœur, au moment de leurs retrouvailles. Stanley tuera moralement la bête traquée, le tigre nommé Blanche. Blanche est détruite :

"She's a tiger, extreme tigers are destroyed, not defeated".²⁵

déclare Tennessee Williams dans une interview accordée à Cecil Brown pour "Partisan Review".

Brisée, détruite, elle devient victime, victime brisée car si Blanche est condamnable et condamnée selon le code puritain, elle est aussi une victime, un symbole d'une société qui se meurt. Femme du Sud, elle est à la recherche du gentleman qui n'existe plus :

"She's still looking for something that doesn't exist today, a gentleman, [...]".²⁶

écrit Elia Kazan dans "Notebook for A Streetcar Named Desire". Femme du Sud, elle cherche la protection qu'elle ne trouve pas :

"Not finding it from [Stella and Stanley]", écrit toujours Elia Kazan, "She tries to get it from Mitch. Protection, a haven, a harbor. She is a refugee, [...] she needs someone to help her".²⁷

Comme son époux, quelques années auparavant qui se réfugiera dans la mort pour ne pas avoir été aidé, elle se réfugiera dans la folie. Comme l'a écrit, à juste titre, Claude Coulon :

"Blanche ne sera pas la "lady" couronnée par le mariage, parce que, entretemps, elle est montée dans le tramway nommé désir et n'en est plus jamais redescendue".²⁸

Ne s'agirait-il pas d'un tramway nommé folie ?

Brigitte GABBAÏ
Université Paris XII

NOTES

- ¹ Tennessee WILLIAMS, *A Streetcar Named Desire and Other Plays* (1959 ; Rpt. In Penguin Classics, 2000), Scène 11, p. 219.
- ² Felicia HARDISON LANDRE "A Streetcar Running Fifty Years³ in *The Cambridge Companion to Tennessee Williams* Cambridge = Cambridge University Press, 1997, p.52.
- ³ Tennessee Williams, *A Streetcar Named Desire and Other Plays* (1959, Rpt. In Penguin Classics, 2000), Scène 9, pp. 204-205.
- ⁴ Ibid., Scène 6, p. 177.
- ⁵ Ibid., Scène 6, p. 177
- ⁶ Ibid., Scène 6, p. 177
- ⁷ Ibid., Scène 5, p. 174
- ⁸ Ibid., Scène 6, p. 174
- ⁹ Ibid., Scène 2, p. 141
- ¹⁰ Ibid., Scène 2, p. 136
- ¹¹ Ibid., Scène 2, p. 138
- ¹² Ibid., Scène 10, p. 215
- ¹³ Interview de Robert JENNING, Avril 1973
- ¹⁴ Tennessee WILLIAMS, *A Streetcar Named Desire and Other Plays* (1959, Rpt. In Penguin Classics, 2000), Scène 2, p. 139
- ¹⁵ Roger ASSELINEAU, "Tennessee WILLIAMS ou la nostalgie de la pureté" in *Etudes Anglaises*, n°4, 1957, pp 431 - 443.
- ¹⁶ Tennessee Williams, *A Streetcar Named Desire and Other Plays* (1959, Rpt. In Penguin Classics, 2000), Scène 9, pp 203 - 204.
- ¹⁷ Ibid., Scène 3, p. 150.
- ¹⁸ Ibid., Scène 7, p. 186.
- ¹⁹ Ibid., Scène 9, p. 207.
- ²⁰ Ibid., Scène 2, p. 135.
- ²¹ Sandrine VILLERS, *La société américaine dans le théâtre de Tennessee Williams*. Paris : L'Harmattan, 2000, p. 142.
- ²² Tennessee WILLIAMS, *A Streetcar Named Desire and Other Plays* (1959 ; Rpt. In Penguin Classics, 2000), Scène 6, p. 182.
- ²³ Ibid., Scène 11, p. 219.
- ²⁴ Leonard QUIRINO, "The Cards indicate a Voyage on A Streetcar Named Desire", in *Tennessee Williams : a Tribute*. Jackson : University Press of Southern Mississippi, 1977, p. 124.
- ²⁵ Cecil BROWN, "Tennessee Williams" in "Partisan Review", 1978.
- ²⁶ Elia KAZAN "Notebook for A Streetcar Named Desire" in *Directing The Play*, Indianapolis : Toby Cole and Helen Krich Chinoy : 1963, p. 301.

²⁷ Ibid., p. 300.

²⁸ Claude COULON, “Streetcar : ses origines, sa problématique, sa mise en Scène” in Lectures d'une œuvre. A Streetcar Named Desire. Nantes : Editions du temps, 2003, p. 42.